

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
ET TECHNIQUE OcéAN-MER  
47 bld des Invalides  
PARIS VII°

COTE DE CLASSEMENT n° 3169

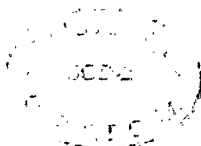
SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

LES MANUSCRITS ARABICO-MALGACHES

par

L. MOLET

n° 3169



ORSTOM fonds documentaire

N° 22967

Cote : B

Rev. de Madag.

## LES MANUSCRITS ARABICO-MALGACHES

"Le peu de livres que les Madécasses possèdent ne consistent qu'en quelques traités de géomancie, d'astrologie, de médecine et de quelques petites histoires insensées; ils sont tous écrits dans la langue madécasse avec l'alphabet arabe".

Comte de Maudave  
vers 1768

Les Arabes comptaient autrefois Madagascar au nombre des Iles de la Lune - et c'est de ce nom : "Dzajirat el Komr" que l'archipel des Comores tient son nom. Leurs navigateurs fréquentaient les côtes de la Grande Ile bien avant que les Européens ne viennent s'y aventurer, c'est-à-dire avant la fin du XVe siècle.

De ces Arabes qui n'étaient sûrement pas tous musulmans nous n'avons que peu de traces. On leur attribue les ruines qui subsistent sur diverses petites îles et en différents points de la côte nord-ouest, ainsi que l'immense nécropole en partie fouillée sur laquelle est construite la ville actuelle de Vohémar, sur la côte nord-est. Ils ont laissé de rares vestiges dans la langue comme par exemple le nom des jours de la semaine. Ils avaient également enseigné l'écriture à certaines populations où ils s'étaient implantés. C'est ce dont témoignent de curieux manuscrits gardés jusqu'à maintenant comme des trésors, par les Katibo, scribes des tribus taimoro et tambahoaka de la côte sud orientale de l'île.

Non seulement ces Katibo, ces lettrés, sont les dépositaires des archives du peuple mais ils continuent d'être les chroniqueurs qui consignent par écrit les événements importants qui se déroulent chaque année. Mais, selon la tradition, s'ils écrivent en langue malgache, ils se servent de caractères arabes.

Il s'en est fallu de peu que cet alphabet ne soit devenu celui officiellement employé à la Cour des rois merine, puisque quand Radama Ier (1810-1828) apprit à écrire, il le fit d'abord avec ces caractères!

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 22967

Cote B

Heureusement qu'il n'en fut rien, car le malgache est transcrit beaucoup plus convenablement en caractères latins. C'est grâce au Caporal Robin, que Radama renonça à la fois à l'alphabet arabe et à la prononciation britannique des lettres en faveur de la prononciation française, à l'exception du o qui continua à se prononcer ou et à l'i final qui devint y à cause de son gracieux paraphe.

Les manuscrits arabico-malgaches, appelés aussi "Sora-be, grande écriture" se présentent généralement comme de grands livres protégés par une couverture en cuir de zébu portant encore son poil. Les pages sont en papier taimoro (taratasy) fabriqué selon des procédés indigènes traditionnels. Assez grossier, grisâtre, épais, on écrit dessus avec un Kalama, pointe de bambou trempée dans de la teinture noire obtenue à partir de certains arbres et formant une encre assez épaisse (haboro).

Tous ces mots, taratasy, kalama, haboro, ne sont que des mots arabes transposés tels quels ou presque en malgache ce qui indique bien leur origine.

Ces manuscrits sont relativement nombreux et la Bibliothèque Nationale à Paris en possède plusieurs. La collection de l'Académie Malgache, déposée à Tananarive est aussi fort respectable. Et l'on peut, difficilement il est vrai, obtenir que les Katibo recopient quelques passages des précieux exemplaires qu'ils possèdent.

Le déchiffrement de ces manuscrits, dont la valeur est très inégale, est loin d'être terminé, car l'orthographe d'un mot est variable, irrégulière, dans une même page, parfois une même ligne, et ces textes tiennent du rébus et de l'énigme. Ainsi le mot de trois syllabes zahi-tra peut s'écrire de deux cent seize façons différentes. M. Ferrand qui a établi ce tableau ajoute les précisions suivantes : "Je dois cependant ajouter, dit-il, que (parmi ces formes) quatre vingt dix neuf sont très rarement employées, soixante-trois autres usitées quelques fois; les cinquante quatre dernières sont au contraire habituelles et consacrées par l'usage". (Mémoires de la Société linguistique de Paris, 1901, p. 161). Il faut ajouter que la même lettre arabe peut souvent correspondre à deux ou trois sons distincts, que les voyelles, marquées

par de petits traits au-dessus ou au-dessous de la ligne, sont vagues ou sont parfois omises. Sans parler des erreurs involontaires des scribes qui écrivent de plus avec un style passablement télégraphique. Et l'on ne sait pas toujours clairement où commencent et finissent les mots ou même les phrases...

Le contenu des textes étudiés est très disparate puisqu'on y trouve des récits "historiques" des généalogies, des recettes médicales et des carrés magiques, des signes entremêlés plus ou moins mystérieux, associés à des passages du Coran transcrits phonétiquement et où interviennent les archanges Gabriel, Azraphil, Micaël et le diable Bilis.

C'est par ces chroniques que l'on sait que des émigrants ont quitté la Mecque sur des bateaux à voile, et sont venus s'installer dans l'estuaire de la Matatana (Matitanana) après avoir touché l'Ile du Nord au Sud en suivant la côte Est en l'an 715 de l'Hégire c'est-à-dire 1337 de l'ère chrétienne.

On y voit que pour alléger leur bateau, certains de ces navigateurs, ayant des connaissances en mathématiques, surent inventer un stratagème pour jeter à la mer ceux qu'ils ne tenaient pas à voir débarquer avec eux, les Cafres ou esclaves noirs, originaires d'Afrique Orientale...

On y apprend que ces immigrants refusèrent d'entrer en contact avec certains villages qui cultivaient la canne à sucre, craignant sans doute qu'ils ne fabriquaient un alcool enivrant. Certains chefs se marièrent avec des femmes du pays, se volèrent réciproquement leurs épouses... Une jeune fille venue d'au-delà des mers se trouva avoir deux prétendants. Pour les départager et savoir lequel serait digne de l'épouser, elle leur proposa une vannerie fort compliquée qu'il s'agissait de défaire. Le premier qui réussit l'eut en mariage et l'autre fut plein de jalousie.

De nos jours on consulte encore beaucoup les Sora-be détenus par les scribes : en cas de calamité pour savoir d'avance comment tourneront les événements. En cas de maladie voici comment on procède : On cherche dans le texte le passage ayant trait aux symptômes. Le scribe le copie sur un morceau de papier qui est mis à tremper dans de l'eau que boit ensuite la personne malade. Puis le papier, une fois séché,

est roulé et cousu dans un petit sachet d'étoffe et porté autour du cou, ou du bras, comme amulette (hirijy). Normalement la guérison devrait suivre...

Nombreux sont les Sora-be qui n'ont pas encore été étudiés, et de nombreux malgachisants curieux pourront encore y passer bien des veilles.

Louis MOLET

## Légendes

On lit dans le bas de la page gauche :

"Ou si l'on a mal à l'oeil, très mal à l'oeil, on frotte avec du figuier écrasé et l'on suspend à l'oeil malade..."

manuscrit Lavaud (Acad. malg.) p. 107

Au début de la 8me ligne de la page gauche, on reconnaît, "Bism'illah... au nom d'Allah", mais sans aucune ponctuation.

manuscrit Lavaud, p. 83

Traduction proposée pour les trois dernières lignes de la page droite

"Voici l'écriture pour ceux qui sont à l'agonie ou les malades qui vont mourir : répéter cinquante fois, allégez sa maladie, qu'il soit calme et qu'il s'en aille rapidement..."

ms. Lavaud, p. 76